L'histoire des femmes en France à l'époque moderne

Scarlett Beauvalet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3567>

DOI : 10.4000/perspective.3567

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2007

Pagination : 601-610

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Scarlett Beauvalet, « L'histoire des femmes en France à l'époque moderne », *Perspective* [En ligne], 4 | 2007, mis en ligne le 31 mars 2018, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3567> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.3567>

L'histoire des femmes en France à l'époque moderne

Scarlett Beauvalet

- 1 On ne peut résister à citer une fois de plus ce magnifique texte écrit par Virginia Woolf en 1929, véritable plaidoyer pour l'histoire des femmes, au point d'avoir été appelé « texte fétiche » tant il pose parfaitement des problèmes qui sont toujours d'actualité. En effet, après quelques décennies de travaux qui ont porté sur l'histoire des femmes, il est désormais possible d'en faire la synthèse et de porter un regard sur la manière dont les historiens français ont abordé la question.
- 2 Comment définir aujourd'hui la discipline et voir à quel champ de réflexion elle s'apparente ? Fait-on de l'histoire des femmes, de la *gender history*, ou bien encore des deux ? L'histoire des femmes en France me semble avoir ses spécificités : elle s'est construite en parallèle aux grands courants de pensée sur le féminisme et le rapport masculin/féminin qui ont mobilisé la société internationale, mais elle s'en est aussi très vite démarquée en proposant un type d'histoire et de réflexion propres aux chercheurs français, ce qui confère une certaine originalité à leur démarche quand on la compare à celle de nos collègues anglo-saxons ou européens. Dans cet article, après avoir rappelé les grandes étapes de la formation de la discipline, j'évoquerai ses principaux acquis et les grandes pistes de recherches actuelles, proposant plus une réflexion sur l'histoire des femmes et les perspectives de recherches pour l'époque moderne en France que donnant une analyse exhaustive des travaux et de la bibliographie².

Une discipline neuve et en pleine évolution

- 3 L'histoire des femmes est une discipline jeune. Si elle a sans aucun doute pris racine dans des courants intellectuels divers, l'impulsion décisive est venue du mouvement politique de libération des femmes qui a fait son apparition en France dans les années 1970. Étroitement associé à la renaissance du féminisme (lequel naît avec les suffragettes du début du ^{xx}e siècle), aucun autre champ de l'histoire n'apparaît aussi lié à un mouvement social. De fait, les premières recherches ont été menées en dehors de

l'institution universitaire, sous l'impulsion de groupes militants. Les universitaires, américains puis anglais, suivent à leur tour, en partie pour éviter l'écriture d'une histoire précisément trop militante³. En France, Michelle Perrot est la première à proposer en 1973-1974, à l'université de Paris VII-Jussieu, un enseignement intitulé : « Les femmes ont-elles une histoire ? ». À partir de ces prémisses, la discipline poursuit un cheminement propre, souvent en marge de l'approche anglo-saxonne.

- 4 Dans les premiers temps, c'est donc le développement des mouvements féministes qui donne ses premières directions à cette histoire naissante. En réponse à une histoire qui ne s'intéresserait qu'aux hommes et aux activités masculines (« *his-story* »), les anglophones forgent le terme significatif de « *her-story* » pour caractériser les nouvelles approches historiques et en miroir de cette première conception masculine. Surtout, ils popularisent le terme de « visibilité », concept adopté par la communauté des chercheurs et particulièrement suggestif, comme le montrent de nombreux titres d'ouvrages⁴. Il s'agit en effet de rendre les femmes visibles, c'est-à-dire de briser les stéréotypes les concernant, et d'en faire des sujets, des actrices à part entière de l'histoire, au même titre que les hommes. Toutefois, conséquence de la volonté de mettre en lumière les causes du statut subalterne des femmes dans le passé pour mieux éclairer le présent, de nombreuses recherches prennent pour objet la femme trompée, victime, battue, humiliée, au risque d'écrire plus une histoire de la domination et de l'oppression qu'une véritable histoire des femmes. La réaction inverse ne se fait pas attendre et on s'intéresse alors aux femmes d'exception, actives ou rebelles, donnant à nouveau une vision partielle de l'histoire des femmes.
- 5 L'histoire des femmes se dégage peu à peu de ces thèmes sans doute trop liés à des perspectives politiques et à une volonté émancipatrice, pour se focaliser sur les rôles spécifiquement féminins, les « rôles naturels » de la femme. Les nouveaux thèmes abordés sont d'abord liés au corps féminin⁵, aussi bien à la maternité et à l'accouchement, qu'à la beauté, aux gestes et au langage spécifiquement féminins. Catherine Fouquet pose comme hypothèse que l'histoire des femmes passe par celle de leur corps et Yvonne Knibiehler propose de penser une bio-chronologie en la fondant justement sur la biologie et la sexualité. Une approche plus culturelle est également proposée, celle-ci reposant sur le constat de l'existence d'une culture féminine spécifique, différente de la culture masculine. Martine Segalen met ainsi l'accent sur la répartition sexuée des tâches au village comme à la maison⁶. De même, Yvonne Verdier s'interroge sur la construction de la culture féminine dans un village de Bourgogne et montre la place des femmes comme gardiennes de la tradition et de la mémoire⁷.
- 6 La publication en 1990-1992 de la première grande synthèse sur l'histoire des femmes concrétise cet élan de recherche et génère de nouvelles réflexions⁸. Gianna Pomata montre que les volumes consacrés au Moyen Âge et aux Temps modernes sont construits autour d'une opposition entre discours et pratique sociale et regrette que l'on n'y examine pas assez les répercussions pratiques et concrètes d'une telle discordance sur la vie quotidienne des femmes⁹. Il est vrai que les sources et les méthodes utilisées par les historiens invitent à cette séparation entre discours et pratique. Les premières études se sont focalisées sur le discours, religieux, médical, littéraire, iconographique, et les normes juridiques, privilégiant ainsi une histoire des représentations. *A contrario*, au moment de la parution de cette synthèse, les recherches sur la « pratique », la place de la femme dans la famille et dans la société, son rôle économique, politique, intellectuel, étaient beaucoup moins avancées.

- 7 Les sources dont nous disposons expliquent largement cette distorsion entre histoire des représentations et histoire sociale, et entre discours et pratique, même s'il est tout à fait artificiel et inexact de les opposer. L'histoire des femmes est bien évidemment pluridisciplinaire ; il n'y a pas de sources spécifiques en tant que telles et elles sont dispersées dans tous les fonds d'archives¹⁰. Toutefois, les femmes de l'époque moderne se définissant avant tout par leurs rôles d'épouses et de mères, elles ne sont pas directement « visibles » dans les sources, et c'est bien souvent au travers de mentions indirectes que nous les percevons. Les sources fiscales sont établies à partir des chefs de feu et, chez le notaire, c'est celui qui détient la capacité juridique qui passe l'acte. Or, à moins qu'elle ne soit fille majeure ou veuve, la femme ne jouit pas d'une capacité juridique pleine et entière. Cela explique les difficultés à écrire une histoire sociale des femmes et la nécessité d'inventer de nouvelles méthodes et des questionnements pour faire parler les sources.
- 8 Le bilan proposé à la fin des années 1980 met en avant l'hypertrophie des analyses du discours normatif et des représentations, la prédilection pour les études centrées sur le corps et, en regard, le petit nombre de travaux sur les pratiques sociales. On insiste sur la nécessité de ne plus analyser la vie des femmes de façon isolée, mais de la confronter à celle des hommes. En effet, écrire l'histoire des femmes, ce n'est pas écrire une histoire au féminin, mais rendre aux femmes leur statut d'actrices en étudiant leur place et leur rôle dans la société, les événements et les différents courants de pensée, et aussi en analysant le rapport masculin-féminin, le partage des tâches et des rôles et son évolution au fil du temps. Avec l'histoire du corps et la mise en avant de la spécificité de la culture féminine, les historiens et historiennes ont montré leur volonté d'écrire une histoire relationnelle, restituant la vision sexuée des phénomènes et pouvant ainsi contribuer à la réécriture de l'histoire générale. La *gender history*, en tant que nouvelle approche proposée pour étudier l'histoire des femmes, met en avant l'étude des rôles, des pratiques et du rapport des sexes. Alors que le sexe fait référence à la nature, aux différences biologiques entre hommes et femmes, le genre renvoie à la culture et désigne la classification sociale et culturelle en masculin et féminin. Le premier est bien sûr invariant, au contraire du genre qui, parce que construit socialement par des pratiques, des représentations, des activités ou des rôles assignés, se modifie dans le temps et dans l'espace. Il s'agit donc de montrer que les rapports entre les sexes ne sont pas des données naturelles résultant uniquement de leurs différences biologiques, mais des constructions sociales, évoluant, se modifiant, se remodelant au fil du temps.
- 9 Le terme de *gender*, vite devenu familier dans les milieux anglo-saxons, s'impose sans doute à la suite des nombreuses critiques faites à l'expression même d'« histoire des femmes », celle-ci apparaissant à certains d'emblée engluée dans sa dénomination car sous-entendant l'histoire d'une catégorie particulière d'individus et non une ouverture à des problématiques nouvelles. Dans les pays anglo-saxons, on se met à utiliser le terme trop communément : on parle de *gender relations*, de *gender system*, de *gender identity* et même de *gendering*. En France, par contre, le terme est d'abord boudé, et l'on utilise plus volontiers « rapports de sexes », voire tout simplement « sexe »¹¹. Certains universitaires, considérant que l'histoire des femmes allait être revivifiée par la *gender history*, ont pu prétendre que cette dernière allait supplanter, sinon remplacer l'histoire des femmes, leur conviction reposant sur le fait que, d'un point de vue théorique, les femmes ne sont que la construction de discours convergents, une construction que les historiens, par leurs analyses, devaient déconstruire. Ce n'est pas cette approche qui a

été retenue. En effet, si la *gender history* représente une avancée extrêmement fructueuse et un domaine très utile de la recherche historique en général, elle ne peut en aucun cas être confondue avec l'histoire sociale des femmes, pas plus que se substituer à elle. Les deux approches semblent au contraire liées et symbiotiques. La position de Michelle Perrot me paraît parfaitement résumer l'opinion d'un grand nombre d'historiens et historiennes de la discipline, et surtout avoir le mérite d'associer les deux approches : « L'interrogation sur les frontières des sexes, qui s'inscrit au cœur du genre, a une fonction heuristique efficace. Je ne vois pas, pour ma part, d'opposition entre 'histoire des femmes' et 'histoire du genre', la première pouvant difficilement oublier la seconde, à laquelle elle est indispensable »¹².

- 10 Il est bien certain que, quelle que soit la dénomination que l'on adopte, l'histoire des femmes a su intégrer les apports méthodologiques et conceptuels de la notion de *gender*. Le rapport entre hommes et femmes, entre masculin et féminin, a été envisagé, de même qu'une lecture sexuée des événements (guerres ou révolutions) et des phénomènes historiques. Enfin, l'histoire des femmes a largement bénéficié des acquis de la « micro-histoire », qui privilégie l'exploration du personnel, de l'individuel, du privé et du vécu à travers la notion « d'exceptionnel normal » développée par Carlo Ginzburg en Italie¹³.

Acquis et perspectives

- 11 La discipline a beaucoup progressé depuis ses débuts et l'on dispose maintenant de synthèses récentes¹⁴. Toutes les études menées jusqu'à présent ont bien montré que l'histoire des femmes ne saurait se réduire à celle d'une figure unique, mais au contraire que la diversité des statuts et des conditions de vie (âge, état matrimonial, niveau de fortune) engendre une très grande hétérogénéité au sein de la population féminine.
- 12 Les images et les représentations se sont révélées fécondes et ont été bien défrichées. Même si elles sont loin de décrire une réalité, elles éclairent beaucoup les mentalités de ceux qui les ont forgées comme la vision du monde des contemporains et, en retour, elles ont contribué à façonner et à faire évoluer le réel. Pendant toute la période moderne, les femmes restent définies par leur état d'épouses et de mères et si, d'un point de vue idéologique, on ne cesse de rappeler qu'elles doivent se consacrer à leurs tâches domestiques, leur identification à la famille ne les cantonne pas dans la sphère privée. En effet, que l'on se place du point de vue des clercs, des médecins, des juristes ou bien des hommes de lettres et des artistes, ce que les hommes du XVI^e-XVIII^e siècle attendent d'une femme, c'est d'être une fille attentionnée, une bonne épouse, une bonne mère et une bonne ménagère, enfin une veuve fidèle. Ces valeurs dénotent l'attachement porté aux valeurs familiales dont la femme est la parfaite expression. Quant aux normes mises en place, comme la subordination de la femme à son époux et par conséquent son incapacité juridique, elles ont pour objet de garantir le respect d'un certain nombre de valeurs tenant à la famille et au lignage. Mais aussi bien la représentation de la femme idéale que la subordination sont loin de concerner toutes les femmes et surtout, elles sont susceptibles de connaître de nombreux aménagements. Ainsi, l'observation de la pratique juridique amène à largement nuancer l'incapacité de la femme mariée, celle-ci pouvant collaborer avec son époux, voire se ménager de nombreux espaces d'autonomie et d'indépendance¹⁵. C'est le cas en

Normandie où, bien que la coutume mette les femmes sous la tutelle de leur mari, le principe d'une sujétion totale est à rejeter, comme le démontrent les registres des notaires qui regorgent d'actes montrant une femme capable et régulièrement associée à son mari pour l'administration des biens du ménage¹⁶. Il en va de même en Touraine¹⁷, où l'étude de la pratique notariale permet de relativiser la rigidité de la norme. Il est certain que d'autres études régionales de ce type viendraient conforter ces analyses.

- 13 Les femmes disposent en fait de nombreux secteurs dans lesquels elles peuvent intervenir, comme le travail, la politique, la foi et les œuvres caritatives, et la vie intellectuelle et artistique en général. Il ne faudrait pas pour autant conclure qu'il n'y a pas de domaines qui aient été interdits aux femmes. Mais si elles ont été actrices dans de nombreux secteurs, elles l'ont souvent été dans un cadre inégalitaire et il leur a fallu bien souvent contourner, repousser des préjugés ou des obstacles pour se faire entendre ou tenir un rôle.
- 14 On sait depuis longtemps que les femmes de l'époque moderne se sont pleinement impliquées dans la vie religieuse et les œuvres caritatives¹⁸. L'Église catholique et les protestants accordent peu de place aux femmes, mais ils ont été amenés à prendre en compte le désir d'engagement féminin, les autorités des deux confessions ayant toutefois opéré une reprise en main, en rappelant aux femmes la nécessité du respect de la traditionnelle hiérarchie de l'ordre masculin-féminin. Que ce soit dans les milieux laïcs ou conventuels, diverses voies telles que l'enseignement, l'aide aux orphelins et aux enfants trouvés, les soins donnés aux pauvres et aux malades¹⁹ ou l'assistance aux filles repenties ont donné aux femmes des moyens d'émancipation et leur ont permis de s'engager pleinement. Il est manifeste que le domaine caritatif, d'abord en liaison avec la religion, puis au XVIII^e siècle avec la bienfaisance, est devenu un véritable secteur féminin, et l'on a pu à cet égard montrer le rôle considérable joué par les veuves²⁰.
- 15 Bien que les sources ne permettent pas de bien appréhender le travail féminin, les recherches historiques récentes ont montré que c'était une pratique fort répandue à l'époque moderne, mais il manque encore un ouvrage spécifique sur ce sujet, du moins pour la France. En effet, le travail est d'une part diversifié et multiple (travail à la maison, travail salarié rémunéré en argent ou en nature, travail bénévole) et d'autre part, du fait de la nature des sources, les femmes, en dehors du cas très particulier des veuves, restent souvent cachées derrière leur frère ou mari. C'est en milieu rural que l'activité des femmes est sans doute la plus difficile à saisir tant elle est liée à la ferme ou à l'exploitation²¹. Ce sont souvent les sources iconographiques qui permettent de combler des lacunes. Ainsi, on ne les voit pas participer au foulage de la cuve, au battage au fléau, on ne les voit pas non plus manier la faux, pas plus que les instruments aratoires ou la herse. De même, les semailles ou la taille de la vigne sont réservées aux hommes. Enfin, elles ne gardent pas les troupeaux de gros cheptel, mais seulement le menu bétail. Le travail féminin s'exerce à différents niveaux, des femmes étant aussi bien en situation d'auxiliaires qu'appelées à des fonctions de commandement.
- 16 En milieu urbain, la relative abondance des archives permet de mieux saisir le travail des femmes. Certains secteurs apparaissent comme typiquement féminins, comme le commerce ou la domesticité. Les petites marchandes de rue, qui le plus souvent ne proposent qu'un seul produit, les revendeuses de vêtements usagés, les regrattières qui revendent des restes alimentaires, dominent le secteur de la vente. Au-dessus, les

commerçantes jouissent d'un véritable statut puisque, à la différence de l'ensemble des femmes mariées, elles disposent d'une capacité juridique pleine et entière et, pour tout ce qui concerne leur commerce, elles ne sont pas seulement épouses de marchands mais elles exercent en leur nom propre de manière indépendante. On a pu reconstituer de véritables carrières dans le monde des éditeurs, imprimeurs et libraires²². Les veuves y sont particulièrement nombreuses, transmettant les pratiques, mais aussi agissant en femmes d'affaires, passant commande, choisissant les textes, les illustrations et faisant imprimer. Le parcours de Charlotte Guillard, l'une des plus grandes éditrices parisiennes du XVI^e siècle, est à ce titre exemplaire. Les femmes sont également très présentes dans l'artisanat, mais là encore leur rôle est difficile à saisir en raison de la nature des sources, le travail se faisant le plus souvent en collaboration avec le père, puis l'époux. Quant à l'apprentissage, il est encore plus difficile à détecter, car en dehors de quelques métiers bien précis comme ceux de la couture qui s'apprennent généralement auprès d'une maîtresse, il se fait généralement au domicile familial sous la houlette du père et/ou des frères sans donner naturellement lieu à la rédaction d'un contrat. Si les secteurs de la couture et de la mode sont les premiers à fournir des emplois, les recherches les plus récentes ont montré de manière étonnante que les femmes participaient aussi aux gros travaux, notamment en s'activant sur les chantiers du bâtiment. On les voit ainsi occupées à la construction des fortifications à Besançon, à celle des tours génoises sur le pourtour de la Corse, au creusement du canal du Midi, effectuant aussi bien le portage des matériaux que les opérations de terrassement et de déblaiement ou la confection des mortiers, chaux et plâtres²³. Elles fournissent une main-d'œuvre nombreuse dans l'industrie : on les voit à Paris, Lyon, Lille, Tours et dans toutes les villes où les ateliers et les manufactures abondent, et même dans des secteurs plus inattendus comme les forges, les mines, les verreries ou les salines²⁴, et qui plus est à des postes de responsabilité. Le statut de chef d'entreprise n'est pas exclu comme le montre l'exemple des femmes armateurs de Saint-Malo ou des Sables-d'Olonne²⁵. Les actes notariés sont extrêmement riches en la matière et on est encore très loin de les avoir complètement exploités²⁶.

- 17 L'influence des femmes sur la politique, récemment mise en exergue, suscite beaucoup d'intérêt et de nombreuses publications. Les perspectives proposées par Éliane Viennot dans *Femmes et pouvoirs*, ainsi que les travaux qu'elle a consacrés à Marguerite de France viennent d'être repris et développés²⁷. La participation des femmes au pouvoir en France, et à différents niveaux, apparaît maintenant comme une évidence. Malgré l'existence de la loi salique qui leur barre l'accès au trône et en dépit de leur exclusion de l'administration centrale, les femmes interviennent aux plus hauts niveaux de responsabilité. À la suite des travaux de Fanny Cosandey²⁸, le rôle des reines a été réévalué. De plus, la propagande qu'elles ont menée pour asseoir ou légitimer leur pouvoir suscite des recherches nouvelles et des pistes qui pourront sans doute encore être approfondies. À cet effet, les sources propres à l'histoire de l'art sont utilisées et le seront très certainement encore et avec grand profit à l'avenir. L'analyse du cycle de Marie de Médicis par Rubens montre comment la reine a su mettre la peinture au service de sa gloire. La lecture politique qu'en a faite Fanny Cosandey permet d'inscrire ce programme d'autocélébration dans le contexte institutionnel de l'époque, mais si le cycle participe au projet absolutiste, il sert également les intérêts d'une femme, dévoilant son programme personnel et le legs qu'elle a souhaité faire à la postérité. Dans cette même voie, des historiens ont mis en lumière la manière dont Catherine de Médicis a orchestré sa propagande en se créant, puis en cultivant toute une dimension

imaginaire et mythologique²⁹. Les cinquante-neuf dessins dus au peintre de cour Antoine Caron peuvent faire l'objet d'une lecture politique, de même que l'architecture de la chapelle des Valois ou les grands chantiers commandés par la reine. La décoration des appartements, l'aménagement des jardins, « lieux du pouvoir féminin », sont les moyens d'affirmer le rôle politique de Catherine, de même que l'organisation des fêtes de cour, véritables instruments de pouvoir. La reine aime tout particulièrement les jardins : elle s'entretient régulièrement avec les secrétaires d'État dans les jardins du Louvre, sans doute l'un des rares lieux tranquilles pour des discussions destinées à demeurer secrètes. Mais surtout, le jardin apparaît comme une annexe féminine du palais, ce dernier étant le lieu d'exercice d'un pouvoir par essence masculin. Tout concourt ainsi à mettre l'art au service du pouvoir, en mettant en évidence une dimension proprement féminine de cet exercice.

- 18 À l'instar de celui des reines, le rôle des femmes des plus grandes familles (Guise, Montmorency, Condé, Longueville...) a été lui aussi souligné³⁰. On se contentera ici de prendre quelques exemples pour illustrer cette thématique tant la recherche est dynamique et fructueuse³¹. On connaît le rôle des femmes de la maison des Guise, branche cadette de la maison de Lorraine, et l'action de Catherine-Marie de Lorraine (1552-1596), duchesse de Montpensier, veuve à 35 ans de Louis II de Bourbon, n'a pas manqué de retenir l'attention des contemporains. Brantôme l'appelle une « grande femme d'État », et Pierre de l'Étoile parle d'elle comme de la « gouvernante de la Ligue » à Paris. De même, la puissance des veuves des grandes familles n'a échappé à personne, le veuvage constituant une période décisive de leur vie où elles prennent véritablement en main la direction de leur lignée. Représentantes de leur clan, ces femmes en ont partagé et exercé toutes les responsabilités, avec une manière spécifique d'exercer le pouvoir, davantage tournée vers la diplomatie et la propagande. Parfois négociatrices à l'occasion des pourparlers de paix comme Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche lors de la « Paix des Dames », animatrices de la diplomatie du royaume comme Marguerite de Navarre, les exemples abondent. Les travaux à venir ne feront que confirmer, cette participation comme le laisse à penser le colloque consacré aux femmes et à la guerre³².
- 19 Au moins jusqu'à la Fronde, la plupart des femmes des grandes familles ont été associées aux luttes politiques du temps. Il est intéressant de noter que ce rôle n'a pas échappé aux contemporains et que la plupart d'entre eux l'ont désapprouvé. À l'issue de la Fronde, on note un déclin manifeste de la présence féminine dans les plus hautes sphères du pouvoir : le temps des grandes régence assurées par des femmes est révolu et, à la mort de Louis XIV, c'est un homme qui exerce cette charge. De même, la période des révoltes nobiliaires est terminée, et les femmes n'ont plus à s'affirmer comme chefs de clan. On assiste donc à une éclipse de leur participation au pouvoir et elles se contentent de leur rôle de représentation à la cour. À côté des femmes des grands lignages, les femmes du peuple ne sont pas restées inactives. Pendant la Fronde, la passion politique a gagné tous les milieux, de même que lors des grandes journées révolutionnaires, et dans ce domaine les perspectives d'études sont encore nombreuses.
- 20 Le rôle des femmes dans la vie intellectuelle et culturelle a été lui aussi souligné³³. On sait déjà la place tenue par les religieuses dans le cadre de l'éducation et de l'enseignement, et celle des « salonnières » dans la diffusion des écrits et des idées depuis le XVI^e siècle³⁴. Dès cette époque en effet, l'élite féminine a accès à la culture

grâce aux salons. La décennie qui suit immédiatement la Fronde mériterait d'être reconsidérée d'un point de vue historique. En effet, apparaît un nouveau type social, la précieuse, qui retient l'attention, fait parler d'elle et suscite autant d'admiration que de moquerie. Ce phénomène a été très bien analysé par les littéraires, mais n'a pas encore donné lieu à une étude historique³⁵. Toutes les formes d'expression féminine dans le domaine des arts, des lettres et des sciences doivent être mieux repérées, et à cet égard des collaborations avec les littéraires, les musicologues et les historiens de l'art seraient très fructueuses. Enfin, des études récentes ont mis l'accent sur l'importance des écrits féminins du for privé, mémoires, livres de compte et livres de raison, correspondance³⁶. Il est certain que les sources laissées par les femmes dans ce domaine sont beaucoup moins abondantes que celles de leurs homologues masculins ; toutefois, à mesure que l'on progresse dans le temps, le nombre de leurs écrits augmente. Des exploitations ont déjà livré d'importants résultats. Le travail de Maurice Daumas a permis de réévaluer le rôle de la femme au sein du couple au XVIII^e siècle, en mettant notamment l'accent sur la tendresse, la collaboration entre époux plutôt que sur la domination masculine³⁷, et d'autres travaux sont en cours d'achèvement³⁸. Le statut de femmes de lettres est resté longtemps ignoré et d'ailleurs, aussi bien dans l'*Encyclopédie* que dans l'article que Voltaire consacre aux « gens de lettres » dans son *Dictionnaire*, on ne les envisage qu'au masculin. Elles sont toutefois loin d'être absentes de la production littéraire. Un ensemble de colloques consacrés aux femmes écrivains de l'Ancien Régime a renouvelé la connaissance de l'histoire de la vie sociale et culturelle des femmes, de leur activité intellectuelle et de leur production littéraire³⁹. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les femmes cultivées sont toutefois considérées comme hôtesse d'une cour ou d'un salon et surtout reconnues à ce titre. Mais parallèlement à cette culture de salon s'est développée dès le XVI^e siècle une passion pour la correspondance, que l'on peut considérer comme un véritable art écrit de la conversation⁴⁰.

- 21 Ce bref rappel de l'évolution du champ historique constitué par l'histoire des femmes montre sa perméabilité et son ouverture aux acquis des autres disciplines. Il rend aussi compte de la diversité des recherches qui ont été menées ainsi que des perspectives nouvellement ouvertes. Beaucoup de chemin a été parcouru depuis l'apparition de la discipline. On dispose désormais de nombreux travaux qui permettent de construire une réelle synthèse et d'avoir une bonne vision d'ensemble sur la question. Il me semble important d'insister sur le caractère extrêmement divers et varié de la condition féminine, qui a connu des changements importants entre le début et la fin de l'époque moderne et qui, surtout, est loin d'être figée dans des stéréotypes. On commence à réévaluer la place des femmes dans des domaines qui leur semblaient jusque là interdits et à comprendre qu'elles s'y sont exprimées sur un terrain différent de celui des hommes. Comme pour toute recherche historique, on ne saurait apprécier la situation des femmes de l'époque moderne à l'aune de nos critères actuels, notamment celui de l'égalité des sexes, et c'est plutôt en termes de différences, d'opposition, mais aussi de collaboration et de complémentarité qu'il faut penser leur place dans la société.

NOTES

2. Pour les derniers travaux de recherche, on se référera à Merry E. Wiesner, *Women and Gender in Early Modern Europe*, Cambridge, (1995) 2000 ; Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, *Les femmes à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, 2003.
3. L'histoire de la discipline est parfaitement retracée par Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes*, Paris, (1998) 2007.
4. Renate Bridenthal, Claudia Koonz éd., *Becoming Visible, Women in European History*, Boston, 1977 ; Anne Firor Scott, *Making the Invisible Woman Visible*, Chicago, 1984 ; Nancy A. Hewitt, Suzanne Lebsock, *Visible Women. New Essays on American Activism*, Chicago, 1993. Plus récemment : Geneviève Dermenjian, Jacques Guilhaumou, Marine Lapied éd., *Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, 2000.
5. Jacques Gélis, *L'arbre et le fruit. La naissance dans l'Occident moderne, XVI^e-XIX^e siècles*, Paris, 1984 et *La sage-femme ou le médecin. Une nouvelle conception de la vie*, Paris, 1988 ; Mireille Laget, *Naissances. L'accouchement avant l'âge de la clinique*, Paris, 1982.
6. Martine Segalen, *Mari et femme dans la société paysanne*, Paris, 1980.
7. Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, 1979.
8. Georges Duby, Michelle Perrot éd., *Histoire des femmes en Occident*, 4 vol., Paris, 1990-1992, vol. 3, XVI^e-XVIII^e siècles (Arlette Farge, Natalie Zemon-Davies éd).
9. Gianna Pomata, « Histoire des femmes et gender history (note critique) », dans *Annales ESC*, 1992, p. 1019-1026.
10. Annick Tillier, Odile Faliu éd., *Des sources pour l'histoire des femmes. Guide*, Paris, 2004.
11. Une très bonne mise au point sur le concept et son histoire se trouve dans Thébaud, cité n. 3, p. 114 et suiv.
12. Michelle Perrot, « La bibliothèque, mère de l'histoire des femmes », dans *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n° 17, 2004, p. 20.
13. Carlo Ginzburg, *Il Formaggio e i vermi il cosmo di un mugnaio del'500*, Turin, 1976 ; trad. fr. : *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, 1980 ; Carlo Ginzburg, Carlo Poni, « La micro-histoire », dans *Le débat*, 1981, n° 17, p. 133-136.
14. Voir Beauvalet-Boutouyrie, 2003, cité n. 2 et Dominique Godineau, *Les femmes dans la société française (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, 2003.
15. Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, « La femme dans la cité : entre subordination et autonomie, normes et pratiques. Bilan bibliographique et historiographique pour l'époque moderne », dans Jean-Paul Barrière, Véronique Demars-Sion éd., *La femme dans la cité*, Paris, 2003, p. 1-12.
16. Virginie Lemmonier-Lesage, *Le statut de la femme mariée dans la Normandie coutumière : droit et pratiques dans la généralité de Rouen*, Clermont-Ferrand, 2005.
17. Célia Drouault, *Le statut des femmes dans la société civile au XVIII^e siècle. Droit et réalités à travers l'exemple de Tours* [Thèse de doctorat, université de Tours], 2005.
18. Elisabeth Rapley, *Les dévotes. Les femmes et l'Église au XVII^e siècle*, (Montréal, 1990) Paris, 1995.
19. Marie-Claude Dinot-Lecomte, *Les sœurs hospitalières en France aux XVII^e et XVIII^e siècles. La charité en action*, Paris, 2005.
20. Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, *Être veuve à l'époque moderne*, Paris, 2001.
21. Scarlett Beauvalet, « Les femmes dans le monde rural à l'époque moderne », dans *Histoire rurale comparée*, (colloque, Le Mans, 2002), à paraître.
22. Roméo Arbour, *Les femmes et les métiers du livre en France, de 1600 à 1650*, Chicago/Paris, 1997 ; Dominique de Courcelles, Carmen Val Julian, *Des femmes et des livres. France et Espagne, XIV^e-XVII^e siècle*, Paris, 1999.

23. Paul Delsalle, « Le travail des femmes à l'époque moderne », dans *Historiens et géographes*, n° 393, 2006, p. 269-276.
24. Paul Delsalle, « Les ouvrières des salines de Salins (XV^e-XVIII^e siècles) », dans *Histoire, économie et société*, 2006/1, p. 15-32.
25. André Lespagnol, « Femmes négociantes sous Louis XIV », dans *Populations et cultures. Études réunies en l'honneur de François Lebrun*, Rennes, 1989, p. 463-470.
26. Voir un bon exemple d'étude dans François-Joseph Ruggiu, *L'individu et la famille dans les sociétés urbaines anglaise et française (1720-1780)*, Paris, 2006.
27. Éliane Viennot, « Des 'femmes d'Etat' au XVI^e siècle : les princesses de la Ligue et l'écriture de l'histoire », dans Danièle Haase-Dubosc, Éliane Viennot éd., *Femmes et pouvoirs sous l'Ancien Régime*, Paris, 1991 et Eliane Viennot, *De Marguerite de France à la reine Margot : parcours singulier dans une histoire collective des femmes et du pouvoir politique* [Thèse, université de Paris III], 1991.
28. Fanny Cosandey, *La Reine de France. Symbole et pouvoir*, Paris, 2000.
29. Denis Crouzet, *Le haut cœur de Catherine de Médicis*, Paris, 2005 et Thierry Wanegfellen, *Catherine de Médicis. Le pouvoir au féminin*, Paris, 2005.
30. Christine Faure éd., *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord*, Paris, 1997.
31. Plusieurs colloques viennent d'être organisés sur ce thème, dont Marie-Katherine Schaub, Isabelle Poutrin éd., *Femmes et pouvoir politique : les princesses d'Europe, XV^e-XVIII^e siècles*, (colloque, Paris, 2003), Paris, 2006.
32. Marion Trévisi éd., *Les femmes et la guerre*, (colloque, Amiens, université de Picardie, 2007), à paraître.
33. Linda Timmermans, *L'accès des femmes à la culture (1598-1715)*, Paris, 1993 ; Colette Nativel éd., *Femmes savantes, savoir des femmes : du crépuscule de la Renaissance à l'aube des Lumières*, Genève, 1999.
34. Verena von der Heyden-Rynsch, *Europäische Salons: Höhepunkte einer versunkenen weiblichen Kultur*, Düsseldorf, 1992 ; trad. fr : *Salons européens. Les beaux moments d'une culture féminine disparue*, Paris, 1993 ; Roger Marchal éd., *Vie des salons et activités littéraires : de Marguerite de Valois à Madame de Staël*, Nancy, 2001.
35. Myriam Maitre, *Les précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, 1999 ; Roger Duchêne, *Les précieuses, ou comment l'esprit vint aux femmes*, Paris, 2001.
36. Un groupe de recherches (GDR n° 2649) sur « Les écrits du for-privé en France du Moyen Âge à 1914 », groupe dirigé par Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, travaille à la recension et à la mise en ligne de l'ensemble des écrits qui impliquent une prise de parole personnelle. Dans cette vaste enquête, un axe particulier concerne les femmes.
37. Maurice Dumas, *Le mariage amoureux. Histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime*, Paris, 2004.
38. Il s'agit des travaux menés par Isabelle Robin-Romero sur la santé et la maladie, et de Scarlett Beauvalet-Boutouyrie sur la solitude féminine, à paraître.
39. Isabelle Brouard-Arends éd., *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, 2003.
40. Benedetta Craveri, *L'âge de la conversation*, Paris, 2002.

INDEX

Index géographique : France

Mots-clés : histoire des femmes, culture féminine, genre, sexe, images, représentations, art, pouvoir

Keywords : history of women, feminine culture, gender, sex, images, representations, art, power

Index chronologique : 1500, 1600, 1700